

le port de Barcelone pour marquer avec pompe que l'U.R.S.S. avait rompu avec la politique de « non-intervention » et volait enfin au secours des ouvriers espagnols.

Les consignes de la C.N.T. visèrent à interdire absolument « pendant que nous sommes en guerre » la présentation de la revendication de nouvelles bases de travail, surtout si elles devaient aggraver la situation économique. Elles affirmaient que dans les productions qui ont une relation directe ou indirecte avec la lutte antifasciste, on ne pourra exiger que soient respectées les bases de travail, ni en salaires, ni en temps de travail. Enfin, les ouvriers ne pourront demander d'être payés pour les heures supplémentaires dans les productions utiles à la guerre antifasciste et ils devront activer la production plus qu'avant le 19 juillet.

Ce seront les syndicats, les comités et délégués de fabrique, d'ateliers et de chantiers, avec « le concours des hommes révolutionnaires », qui devront appliquer ces consignes.

La militarisation des milices substituera aux levées de prolétaires et de paysans jetés sur les fronts au nom de la guerre pour le « socialisme », l'appel aux classes, puis à toute la population afin d'opposer au fascisme « la Nation armée » luttant pour la liberté ».

Certes, le Poum, la C. N. T., devront manœuvrer pour jeter de la poudre aux yeux des masses et déguiser la militarisation en une nécessité vitale que leur vigilance de classe (?) empêchera de se transformer en un instrument de l'étranglement des ouvriers. Mais le fait essentiel c'est qu'elle sera appliquée strictement. Dans sa substance, elle nous montrera le capitalisme parvenant à crucifier le prolétariat sur des fronts où les Caballero et ses alliés « révolutionnaires » prépareront minutieusement les catastrophes militaires. Désormais, le massacre des ouvriers en Espagne prendra la forme d'une guerre essentiellement bourgeoise où, par deux armées régulières : celle de la démocratie et celle du fascisme, les ouvriers se feront massacrés.

Et c'est le jour même où le décret sur la militarisation est appliqué à Barcelone qu'y débarquera le « Zanianine », navire soviétique, marquant symboliquement le tournant de la Russie envers l'Espagne. L'U.R.S.S. interviendra avec ses apports

d'armes et de techniciens seulement après que la constitution de l'armée régulière de Caballero aura marqué ouvertement qu'il s'agit bien d'une guerre bourgeoise. N'oublions pas qu'au début des événements, la Russie passait à l'assassinat de Zinoviev-Kamenev et de tant d'autres. Maintenant, elle peut passer directement à l'assassinat des ouvriers espagnols pour qui ses avions et ses tanks seront un argument de poids dans leur acceptation ou dans l'acceptation de leur incorporation dans une armée bourgeoise, dirigée par des gens habiles dans le massacre des prolétaires.

A Madrid, jusqu'au moment de la constitution du nouveau ministère (ou Conseil comme l'appellent les anarchistes), la C.N.T. s'opposait plutôt à la militarisation. Encore dans le « Frente Libertario » (organe des milices confédérales de la C. N. T. à Madrid) du 27 octobre, nous trouverons cette position : « Milices ou Armée Nationale ? Pour nous autres milices populaires ! » Mais, ici aussi, la position de la C. N. T. découle d'un honteux opportunisme. Tant qu'elle n'a pas sa part d'activité au sein du gouvernement et qu'elle ne pourra pas contrôler les opérations militaires, elle manifestera une opposition farouche.

Comme on sait, Caballero est parvenu à faire d'une pierre deux coups, en remaniant son cabinet huit jours avant sa fuite pour Valence. Les anarchistes sont entrés dans le « Conseil » et ainsi ont non seulement sanctionné la militarisation et la création d'une Armée Nationale, mais aussi toute l'œuvre de Caballero qui, après la chute de Tolède, a permis, sinon facilité, la ruée des fascistes vers Madrid. Pour chaque bain de sang prolétarien, la bourgeoisie fera un pas vers l'extrême gauche. De Giral à Caballero à Madrid ; de Casanovas à Fabregas-Nin en Catalogne ; aujourd'hui Garcia Oliver est ministre et les représentants des jeunes socialistes et libertaires de Madrid sont entrés dans la Junte de Défense.

Et c'est à ce rythme que se poursuivent les événements. En Catalogne, sous le drapeau du Conseil « révolutionnaire » de la Généralité, c'est l'alliance des anarchistes avec les sociaux entristes en vue d'empêcher les ouvriers de lutter pour leurs revendications de classe et de les maintenir sous la pluie meurtrière des balles et des obus « hasta el fin ». A Ma-

dril, Caballero part à Valence, mais les prolétaires devront se faire massacrer jusqu'au dernier, afin de payer le prix de l'aberration tragique qui les pousse à confier leur sort à des agents du capitalisme et à des traîtres. Ah ! le général Mola avait bien raison lorsqu'il disait : j'ai cinq colonnes qui marchent sur Madrid : quatre autour de la ville et une à l'intérieur. La cinquième colonne, celle de Caballero et consorts, a fait son œuvre et maintenant elle va poursuivre son œuvre, fraternellement unie, à la C.N.T. et au Poum, dans les autres régions. Après Madrid, c'est au prolétariat de Barcelone, de Valence que le capitalisme s'attaquera avec rage.

Nous devons conclure ici notre examen des événements d'Espagne, bien que nous sentions nettement l'insuffisance de notre analyse de la période que nous qualifions de « massacre des prolétaires ». Nous reviendrons sur ce moment dans le prochain numéro de « Bilan », car il nous importe surtout de finir avec l'énonciation brève des positions que notre fraction oppose à la mystification de l'antifascisme.

Nous nous adresserons avec véhémence aux prolétaires de tous les pays afin qu'ils n'accréditent pas, par le sacrifice

de leur vie, le massacre des ouvriers en Espagne. Qu'ils refusent de partir dans les colonnes internationales pour l'Espagne, mais qu'ils engagent leur lutte de classe contre leur propre bourgeoisie. Le prolétaire espagnol ne doit pas être maintenu au front par la présence d'ouvriers étrangers qui lui donnent l'impression qu'il lutte vraiment pour sa cause internationale.

Quant aux prolétaires de la péninsule ibérique, ils n'ont qu'une voie aujourd'hui, celle du 19 juillet : la grève dans toutes les entreprises, de guerre ou non ; du côté de Companys, comme du côté de Franco ; contre les ukases de leurs organisations syndicales et du Front Populaire et pour la destruction du régime capitaliste.

Et que les ouvriers ne s'effrayent pas si on leur crie qu'ainsi ils font le jeu du fascisme. Seuls les charlatans, les traîtres, pourront prétendre qu'en luttant contre le capitalisme, qui se trouve à Barcelone comme à Séville, l'on fait le jeu du fascisme. Le prolétariat révolutionnaire doit rester fidèle à son idéal de classe, à ses armes de classe et tout sacrifice qu'il fera dans cette direction, sera fructifié par les batailles révolutionnaires de demain.

L'isolement de notre fraction devant les événements d'Espagne

A l'heure actuelle, selon l'enseignement des bolcheviks après 1914, nous tentons vainement de repérer les rares îlots marxistes qui devant le déchaînement de la guerre en Espagne, la vague mondiale de trahisons et de revirements brusques, tiennent bon et malgré la meute enragée des traîtres d'hier et d'aujourd'hui, continuent à proclamer leur fidélité à l'action indépendante du prolétariat pour la réalisation de son idéal de classe.

Combien sont-ils ? Où sont-ils ? C'est là des problèmes auxquels les faits se chargent de répondre avec un laconisme sinistre. Il semble que tout a sombré et que nous vivions une lamentable époque de faillite de tout ce qui subsistait comme éléments révolutionnaires.

Notre isolement n'est pas fortuit : il est la conséquence d'une profonde victoire du capitalisme mondial qui est parvenu à gangréner jusqu'aux groupes de la gauche communiste

dont le porte-parole a été jusqu'à ce jour Trotsky. Nous ne poussons pas la prétention jusqu'à affirmer qu'à l'heure actuelle nous restons le seul groupe dont les positions aient été confirmées sur tous les points par la marche des événements, mais ce que nous prétendons catégoriquement c'est que, bien ou mal, nos positions ont été une affirmation permanente de la nécessité d'une action indépendante et de classe du prolétariat. Et c'est sur ce terrain que s'est précisément vérifiée la faillite de tous les groupes trotskystes et semi-trotskystes.

A aucun prix et sous aucun prétexte nous ne voulons nous départir d'un critère de principe pour repérer les groupes avec lesquels il faut rechercher un terrain de travail commun et avec lesquels il faut constituer un centre de liaisons internationales en vue de jeter les fondements programmatiques de cette internationale que la vague réellement révolutionnaire de demain